GEORGES
# POLITZER

# Contre Bergson et quelques autres

## Écrits philosophiques 1924-1939

Champs essais

Extrait de la publication

# GEORGES POLITZER
## Contre Bergson et quelques autres

En 1928, quelques mois après l'attribution du prix Nobel à Henri Bergson, paraît dans *Les Revues* un pamphlet signé d'un jeune professeur de philosophie qui a publié, un an plus tôt, un ouvrage original et dérangeant, *Critique des fondements de la psychologie*, dans lequel il oppose la psychanalyse de Freud à la psychologie traditionnelle : Georges Politzer, arrivé en France en 1921, agrégé de philosophie en 1926.
Ce pamphlet s'attaque à plusieurs aspects de la pensée de Bergson, accusé de présenter sous de nouvelles couleurs le spiritualisme à la française qui est l'une des facettes de la tradition universitaire depuis Victor Cousin.

Au-delà du bergsonisme, Politzer stigmatise une Université française figée dans une pensée qui ignore tout de Hegel, de Marx ou de Nietzsche, et préconise de revenir à l'enseignement de Socrate, à cette philosophie « corruptrice de la jeunesse », ennemie des dieux et des États.
Cette anthologie, préfacée et annotée par Roger Bruyeron, regroupe ses principaux écrits philosophiques.

**Georges Politzer**, né en Hongrie en 1903, meurt fusillé au Mont-Valérien en 1942. Son œuvre est en voie d'être redécouverte, en particulier pour son rôle pionnier dans la réception française du freudisme.

En couverture : d'après des croquis de Georges Politzer © Michel Politzer et une caricature de Bergson © Studio Flammarion.

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

# CONTRE BERGSON
# ET QUELQUES AUTRES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Georges POLITZER

# CONTRE BERGSON ET QUELQUES AUTRES

## Écrits philosophiques 1924-1939

*Présentation et notes par* Roger BRUYERON

Extrait de la publication

Champs essais

© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0812-8638-2

# Présentation générale

## Le drame de Georges Politzer

> « Les philosophes seront, de nouveau, *amis de la vérité*, mais par là même *ennemis des dieux*, *ennemis de l'État* et *corrupteurs de la jeunesse*. »
>
> *Introduction*, automne 1925.

Y a-t-il une vérité de l'homme ? Cette vérité peut-elle être énoncée dans une discipline capable de se hisser au niveau des exigences de la science ? Une vie authentiquement humaine est-elle possible dans un monde chaotique, violent et radicalement injuste ? Qu'est-ce que la guerre a appris aux hommes qui ont vingt ans au lendemain du traité de Versailles ? Que peut espérer, à Paris, un jeune homme venu de Hongrie en 1921, âgé de dix-huit ans, après l'échec de la révolution de Béla Kun, après la révolution de 1917 et l'échec des mouvements révolutionnaires d'Europe centrale, d'Allemagne ou d'Italie ? Toute la pensée et toute la vie de Georges Politzer s'ordonnent autour de ces questions : elles trahissent l'inquiétude née du constat d'échec des penseurs patentés, gloires de nos universités, comme Durkheim ou Bergson, incapables de construire une authentique science de la vie humaine. Elles manifestent aussi la colère de ceux qui s'estiment trahis par un réel déficit

Extrait de la publication

d'intelligence, aussi bien de la part des intellectuels que des dirigeants politiques qui n'ont su, les uns empêcher le conflit, les autres y faire face dignement. Elles expriment la nécessité et l'urgence d'une action capable de transformer efficacement ce monde, « ce qu'il y a », écriront Politzer, Lefebvre et Morhange en 1926 quand ils projetteront de publier un ouvrage sous ce titre [1]. Mais il n'y a pas d'action efficace qui ne suppose une connaissance clairement établie, capable de répondre de sa méthode et de ses résultats, donc capable de se remettre en question si nécessaire, une science et non une mythologie comme le sont, aujourd'hui, en 1924, la psychologie, la sociologie et l'histoire. Cette inquiétude, cette colère, cette volonté d'agir sont certes communes à toute une génération : à Breton, Aragon, Nizan, etc. [2]. Mais les questions « Y a-t-il une vérité de l'homme ? » et « Quelle science peut construire cette vérité ? » sont formulées de la manière la plus radicale et la plus originale par Georges Politzer plus que par tout autre de ses contemporains [3]. Mieux et plus clairement, par exemple,

1. En mai 1926, Rieder et Cie, éditeurs, annoncent la parution dans leur collection « Philosophie » d'un ouvrage de Lefebvre, Morhange, Politzer, *Voici ce qu'il y a*, qui ne paraîtra jamais. Cet ouvrage se voulait une introduction à une critique de la vie quotidienne, ce qui convenait fort bien à Politzer, et ce qui sera repris beaucoup plus tard par Lefebvre.

2. Et très probablement cela vaut pour l'Allemagne et l'Angleterre. Voir plus loin, à propos des relations entre ces jeunes philosophes et les surréalistes. Les liens de Politzer avec Nizan sont plus tardifs, vers la fin des années 1920, quand Politzer sollicite son entrée au Parti communiste français. Voir l'ouvrage d'Annie Cohen-Solal, *Nizan, communiste impossible* (voir bibliographie, p. 424), qui contient un choix de lettres entre Nizan, Politzer et Barbusse.

3. Nous énonçons une question qui est celle même de Sartre dans *Question de méthode*. Les rapprochements entre Sartre et Politzer sont nombreux, ils ont été soulignés par L. Althusser qui a vu en Sartre,

Extrait de la publication

que son ami Henri Lefebvre qui, à ce moment, est encore imprégné de mysticisme et de la pensée de Maurice Blondel [1]. Mieux que les surréalistes qui paraissent incapables de se doter d'une pensée théorique clairement articulée, même après la publication du *Manifeste du surréalisme* de Breton. Si cette vérité, selon Politzer, n'est pas contenue dans une essence éternelle et abstraite, une Idée de l'Homme en quelque sorte, mais si elle résulte de son action, si l'homme n'est que ce qu'il fait, et non pas une chose faite [2] par des puissances extérieures et impersonnelles, par des « processus » aime à dire Politzer, alors que faire ? Quel savoir authentique, pour quelle action efficace ? Ces deux questions renvoient sans cesse l'une à l'autre : elles sont au centre de la réflexion et de la vie même de Georges Politzer. Il leur apporte une réponse nouvelle et forte qui tient en un mot, celui de *drame*. Cette notion ne se rencontre pas encore nettement dans la traduction qu'entreprend Politzer du texte de Schelling, avec une introduction d'Henri Lefebvre [3]. « Existence », est l'autre mot pour dire bientôt

au moins en partie, un successeur de Politzer. Toutefois, lorsque dans le texte cité plus haut Sartre évoque sa formation philosophique et tout particulièrement l'enseignement de Brunschvicg, il se montre plus sévère que Politzer en ce qui concerne l'accueil du rationalisme alors régnant. Avec ironie d'ailleurs. Dans ce passage, p. 23, il évoque l'importance que semble avoir eu pour cette génération le livre de Jean Wahl, *Vers le concret*. « Encore étions-nous déçus par ce "vers" : c'est du concret total que nous voulions *partir*, c'est au concret absolu que nous voulions arriver. »

1. Henri Lefebvre, *La Somme et le Reste*, Bélibaste, 1973.

2. C'est une idée qui revient sans cesse dans la lutte de Politzer contre les prétendues sciences de l'homme : en faisant de l'homme une « chose », elles manquent ou elles dissolvent la réalité humaine, ce que les penseurs allemands nomment *Dasein*.

Extrait de la publication

3. Schelling, *La Liberté humaine*, Rieder, 1926, traduction de G. Politzer, introduction de H. Lefebvre.

« drame » : c'est-à-dire liberté et donc action. L'homme est l'être qui, sans détermination nécessitante, peut seul, par son action, donner contenu et sens à son existence. L'homme existe, il est originellement un être indécis (indécis), c'est à lui qu'il revient de se décider. Construire son existence : la condition ultime de ce pouvoir est une liberté absolue. Sur le chemin de l'affirmation inconditionnelle de la liberté, les « nouveaux philosophes », comme ils se nomment (il leur arrive de se nommer aussi « les jeunes philosophes »), rencontrent Descartes, Schelling, Blondel d'un côté, de l'autre les sciences humaines qui leur opposent une tout autre explication de l'homme, de sa connaissance et de sa destinée. Sartre rencontrera, quelques années plus tard, la même difficulté.

Car, selon les « nouveaux philosophes », la philosophie sous-jacente des sciences humaines, de la psychologie et de la sociologie tout particulièrement, c'est l'idée qu'elles se font de l'homme, du mythe (on dira plus tard, de l'idéologie) qu'elles construisent sur cette idée, celui de l'instrumentalisation de la vie humaine, c'est-à-dire sa déshumanisation [1]. À cet égard, la faillite de ces auteurs, qu'ils se nomment Durkheim en France ou Weber en Allemagne, est, à leurs yeux, incontestable et totale. À l'égal de la faillite des généraux et des hommes politiques qui ont organisé, dans le plus grand mépris de la vie humaine, les hécatombes de la Grande Guerre. Ce n'est

1. Trente ans plus tard, Georges Canguilhem reprendra la même analyse de la dérive possible de la psychologie dans un article devenu célèbre, « Qu'est-ce que la psychologie ? », publié dans la *Revue de métaphysique et de morale*, en 1958. Repris dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin, 1968. Voir tout particulièrement la fin de l'article, la mise en garde contre la dérive policière qui menace l'activité du psychologue.

Extrait de la publication

pas de l'homme, de sa vie réelle que traitent les sciences humaines et particulièrement la psychologie, mais de choses, d'instruments, de processus ou de structures, ce qui a lieu sans que l'on puisse y discerner l'action des hommes eux-mêmes, comme si nous étions en présence de mouvements naturels relevant des lois de Newton ou des lois du chimiste Nobel. Tel est le postulat de ces hommes qui font et défont le monde : *réaliste*, c'est-à-dire, comme l'a expliqué Brunschvicg à propos de la psychologie, « une espèce du genre chimie, tant que le psychologue revendiquera le droit de s'installer dans la conscience comme dans un laboratoire, afin de retrouver, au fond du creuset, les phénomènes susceptibles d'être énumérés et isolés, comme ceux qui figurent avec les lettres A, B, C, D, dans le symbolisme de l'induction selon J. Stuart Mill [1] ». C'est-à-dire des mouvements totalement dépourvus de sens et de signification. Les sciences de la nature sont exactes, autant qu'elles puissent l'être à ce moment de leur histoire, mais elles ne produisent aucune signification, d'elles ne se dégage aucun sens. Politzer en dresse le constat au cours d'un examen précis et vif de la psychologie régnante, qu'il s'agisse de la psychologie introspective, de la psychologie en troisième personne, ou de la psychologie expérimentale. Vague, formelle, vide de contenu singulier, telle est la psychologie issue de Ribot, Georges Dumas, Henri Delacroix ou Henri Piéron, créateur, en 1911, du laboratoire de psychologie expérimentale à la Sorbonne. Cette prétendue

1. Léon Brunschvicg, *L'Expérience humaine et la causalité physique*, 1922, p. 450. Nous le redirons plus loin, les cours de Léon Brunschvicg donnés en Sorbonne pendant les études de Politzer laisseront une marque sur sa pensée qui ne s'effacera jamais, celle d'une pensée rationaliste, tout à fait opposée à celle de Bergson.

Extrait de la publication

science est incapable de construire une science authentique des individus eux-mêmes, dans leur singularité, dans leurs activités réelles, dans leurs pensées les plus intimes et leurs passions les plus singulières [1]. Tout au plus peuvent-elles nous entretenir de « facultés », par exemple de la mémoire ou de l'intelligence. C'est ce qu'avaient entrepris Théodule Ribot et Henry Maudsley à la fin du siècle précédent, ce que poursuivent à leur manière Dumas, Dugas, Warren, etc. Mais d'une façon tout aussi abstraite, générale, ne s'appliquant à personne en particulier, et n'éclairant la conduite d'aucun individu, précisément. Par exemple la difficulté sur laquelle nous avons besoin des lumières du psychologue n'est pas de savoir ce qu'est la difficulté d'apprendre à lire, ou de vivre avec ses semblables, mais celle de savoir pourquoi cet enfant-ci, dans ses conditions d'existence propres, éprouve de telles difficultés. Quant à leur prétendue exigence scientifique, force est de reconnaître que « les psychologues sont scientifiques comme les sauvages évangélisés sont chrétiens [2] » ! Le psychologue veut traiter les faits psychologiques comme des faits physiques, il est conduit ainsi à décrire des processus, il s'ingénie pour « pouvoir considérer la même chose deux fois en troisième personne », il « projette l'extérieur dans l'intérieur », d'où il « essaie ensuite, mais en vain de la faire sortir [3] ». Il effectue une *transposition*. La psychologie

1. Le difficile, pour Politzer, sera de convaincre qu'une science du singulier est possible, alors que toute notre tradition a fait sienne l'idée d'Aristote selon laquelle il n'y a de science que de l'universel. Mais c'est aussi la difficulté que rencontre l'histoire qui veut se construire comme science : comment construire l'universel concret ? Comment la singularité peut-elle rejoindre l'universel ?

Extrait de la publication

2. *Critique des fondements de la psychologie*, PUF, 2010, p. 6.
3. *Ibid.*, p. 44 *et sq.*

repose sur un mythe, celui du dédoublement de l'homme, l'homme physique et l'homme moral, *Homo duplex* selon l'expression de Buffon, reprise par les idéologues, Maine de Biran et leurs successeurs, jusqu'à ce jour. Corps et âme : voilà le mythe dont se nourrit la psychologie. La réalité humaine disparaît au profit d'une illusion, celle-là même que Kant a analysée sous le nom de « paralogisme de la raison pure » au début de la « Dialectique transcendantale » de la *Critique de la raison pure*. La psychologie classique, aujourd'hui moribonde, en voie de « dissolution », dit Politzer, est une science imaginaire, une mythologie. Mais celle de Bergson – à supposer qu'il y ait une psychologie de Bergson – est tout aussi creuse et générale : elle reprend la psychologie introspective et nous fait plonger dans l'obscurité et la confusion de la durée. « Tout le monde dure », écrit, peut-être injustement, Politzer : la durée bergsonienne ne nous fait pas échapper au formalisme et à l'abstraction. Et surtout au réalisme comme le révèle cet usage des métaphores chez Bergson, par exemple celle de la boule de neige qui s'enroule sur elle-même et s'enrichit par là comme une chose ou un placement d'argent. Ou le central téléphonique censé représenter métaphoriquement le cerveau. Et cela vaut aussi bien pour la philosophie de Bergson et pour toute la philosophie universitaire que notre auteur a étudiée à la Sorbonne, en écoutant Léon Brunschvicg, André Lalande, Émile Bréhier ou Léon Robin [1]. Leurs compétences ne sont pas en question et plus d'une fois, nous verrons Politzer faire usage de leur enseignement,

1. C'est avec ces professeurs que Politzer a passé, avec mention bien, son diplôme d'études supérieures de philosophie, avec pour sujet « Le rôle de l'imagination dans le schématisme de Kant ». Il a eu, à l'oral, à travailler la *Logique* de Condillac. Une formation tout ce qu'il y a de plus classique, donc.

Extrait de la publication

tout particulièrement de celui de Léon Brunschvicg, comme je l'ai signalé plus haut à propos de la compréhension du réalisme. Mais si son opposition à Bergson est radicale et même brutale (autant que peut l'être celle de son futur ami Paul Nizan en 1932 traitant les universitaires de « chiens de garde »), son attitude à l'égard des maîtres n'est, en fin de compte, pas très indulgente : il leur est fait procès d'avoir ignoré la pensée allemande postkantienne [1], celle de Hegel en particulier, mais aussi celle de Marx ou celle de Nietzsche. En fait, cette pensée universitaire s'est réfugiée dans l'histoire de la philosophie qu'elle semble avoir arrêtée à Kant, elle s'est détournée du présent, elle est même incapable de penser le présent, les bouleversements que connaît le monde après ce conflit mondial toujours incompris, cette autodestruction de l'Europe, « prolongée par d'étranges intérêts », comme l'écrit Cocteau dans *Thomas l'imposteur* (1923). Et cette lueur apparue de façon imprévisible au pays des Soviets ne les éclaire en rien. Se détournant du réel, de sa cruauté et de son apparent non-sens, le refoulant en quelque sorte, cette philosophie a suivi la voie de la

1. Cela ne serait pas vrai de Fichte ou même de Schelling. Au siècle précédent, Ravaisson avait évoqué l'œuvre de Schelling dont il avait suivi les cours à Berlin. Il nous a laissé des cahiers de notes toujours non déchiffrés. Quelques textes de Schelling ont été traduits, par exemple par Charles Bénard, traducteur aussi de l'*Esthétique* de Hegel. Le condisciple de Politzer à l'agrégation, Vladimir Jankélévitch, a fait sa thèse sur *L'Odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling,* Alcan, en 1933, réédition, L'Harmattan, 2005. Quant à Fichte, il a fait l'objet d'un travail important, celui de Xavier Léon, *Fichte et son temps*, 1922. Le livre de Nizan, *Les Chiens de garde*, sera publié chez Rieder en 1932 ; la dénonciation de la pensée universitaire sera encore plus radicale que celle entreprise quelques années plus tôt par Politzer. Politzer a appris de Brunschvicg que la philosophie doit aussi penser à partir de la science, toujours en progrès. Cela resurgira dans ses derniers écrits.

sublimation, celle du spiritualisme à la manière de Ravaisson ou de Lachelier, celle du rationalisme idéaliste, comme en témoigne l'œuvre de Léon Brunschvicg. Quelque chose qui, aux yeux de cette jeunesse, frise précisément l'imposture. C'est l'homme et lui seul qui introduit du sens, de la signification, qui fait qu'il y a un monde, quelque chose d'ordonné à quoi il puisse être donné de la valeur. C'est pourquoi la connaissance de l'homme est cruciale pour celui qui veut donner sens à son existence.

Ce vocabulaire, « refoulement », « sublimation », emprunté à la psychanalyse, est employé à dessein. Au moment même où il se livre à une critique acerbe de la pensée régnante, de celle de Bergson surtout, notre « nouveau philosophe » fait l'éloge de l'œuvre de Freud et de la psychanalyse. Les premiers textes de Politzer dénoncent l'ignorance, en France, de l'œuvre du maître de Vienne. Ou pire, la mauvaise connaissance de cette œuvre, sa déformation et la désinformation qui s'ensuit, comme le manifeste par exemple Charles Blondel [1]. Or pour Politzer la psychanalyse est tout ce que n'est pas la psychologie : connaissance de l'individu pris dans sa singularité même ; méthode originale et féconde pour comprendre la conduite de chacun ; rôle décisif reconnu

1. Le premier texte français sur la psychanalyse semble avoir été celui d'Emmanuel Regis et Angelo Hesnard, *La Psycho-analyse des névroses et des psychoses, ses applications médicales et extra-médicales,* Alcan, 1914. Puis, en 1922, A. Hesnard, « L'état actuel de la psychoanalyse de Freud en France », *La Médecine*, et Jules Romains, « Aperçu de la psychanalyse », *NRF.* Le livre de Charles Blondel, *La Psychanalyse*, date de 1924, ainsi que celui de Laforgue et Allendy, *La Psychanalyse et les Névroses.* Les premières traductions de Freud en français seront mentionnées plus bas.

à la sexualité dans la vie humaine et cela depuis la naissance ; attention aiguë portée à la réalité la plus concrète et la plus personnelle comme le rêve, bref la psychanalyse est la voie la plus appropriée, la plus intelligente, la plus éclairante pour aborder et tenter de cerner le drame humain, c'est-à-dire une vie humaine s'ordonnant autour d'une intrigue qui peut et doit faire l'objet d'un récit. Les notions élaborées par Freud (conflit, complexes, refoulement…), si elles sont construites à partir de la conduite effective de l'individu telle que ce dernier en fait le récit, peuvent se révéler beaucoup plus riches en enseignement sur la vie humaine que tous les concepts abstraits de la psychologie classique. Le rêve, l'acte manqué, le symptôme, vécus et surtout repris dans un récit articulé par l'individu lui-même avec l'aide du psychanalyste, comme on le voit avec Freud, sont aussi « la voie royale » de la connaissance du drame. Freud, cet auteur « génial » que ne comprennent pas encore les Français, a noué de façon révolutionnaire le drame humain et le récit que l'individu en donne, difficilement le plus souvent, toujours d'une manière fragmentaire et énigmatique, comme un récit « décousu », « sans queue ni tête » et dont pourtant nous apprenons vite à comprendre qu'il porte en lui la signification du drame. C'est la méthode qui est ici louée, c'est elle qui est déclarée révolutionnaire parce qu'elle donne accès à un contenu réel et non à des concepts abstraits : ce contenu, c'est la vie humaine en situation, ce que Politzer nomme désormais le drame.

C'est pourtant là, dans le même texte, la *Critique des fondements de la psychologie*, que s'esquisse une critique radicale de la psychologie de Freud : au nom du drame, situation concrète et nécessairement singulière, Politzer va construire, en examinant le dernier chapitre de la

Extrait de la publication

*Science des rêves*, une argumentation qui oppose la notion de drame à celle d'inconscient. En simplifiant un peu, nous dirons qu'il est fait reproche à Freud d'avoir en quelque sorte « chosifié » l'inconscient ou, pour reprendre les termes mêmes de Politzer, de l'avoir réalisé ou substantialisé. Freud, en psychologisant de manière classique son analyse de l'inconscient, en a fait une réalité inconnue et totalement différente du sujet, vivant, à ce moment de sa vie, telle ou telle situation. Tel est le paradoxe de cette discipline : son auteur défait théoriquement ce qu'il a établi pratiquement. La notion d'inconscient dépossède le sujet de l'action et du sens et de la possibilité même de son existence : elle dédramatise la vie humaine, elle lui retire ce qui en fait le nœud, à savoir la contradiction. Sans se référer expressément à Hegel ou à Marx, du moins dans les textes de cette période, Politzer oppose à la logique analytique des sciences humaines, y compris celle de la psychanalyse, une logique dialectique qui se construit sur la contradiction et le dépassement de cette contradiction. Le réel est contradictoire, l'homme est fait plus qu'il ne se fait, du moins en apparence, mais le drame commence et réside en ceci que l'homme a toujours le pouvoir de faire autre chose de lui-même que ce que les circonstances ou la volonté d'autrui ont fait de lui [1]. Le refus du réalisme s'adosse à la conviction qu'il y a une vérité de l'homme, non pas celle qui le réduit à l'état de chose ou d'instrument dans le système de la production, de l'échange et de la

1. La formulation vise encore une fois à rapprocher Politzer de Sartre. Mais l'existentialisme se construit avec Henri Lefebvre dans ces années-là, comme ce dernier le répétera en 1946, *L'Existentialisme*, puis en 1959, 1re édition de *La Somme et le Reste* : « Je maintiens qu'en 1925-1928, il y avait "dans l'air" les germes de l'existentialisme. » (p. 170 *et sq.*)

consommation, mais celle qui réitère la possibilité de se libérer des forces asservissantes ou aliénantes par la prise de conscience et l'action révolutionnaire. Politzer sera hostile aux analyses de Guterman et de Lefebvre qui, en 1936 publieront *La Conscience mystifiée* : que l'homme soit mystifié soit, si on entend par là que sa vie lui échappe, tombe sous le pouvoir d'un Autre, quel qu'il soit. Le terme d'aliénation s'impose, ici, comme les références aux textes de jeunesse de Marx qui commencent à être connus. Mais si on soutient que cette aliénation touche la conscience elle-même, la pervertit et rend impossible tout accès au réel, alors il faut refuser et dénoncer ce type d'analyse dont la conséquence est de rendre impossible toute idée d'une nécessité, voire d'une possibilité de l'action. « Il n'y a pas de conscience mystifiée, il n'y a que des mystificateurs » : c'est ce que rapporte Henri Lefebvre dans *La Somme et le Reste*, ajoutant que du même coup, Politzer manquait l'analyse du rôle de l'idéologie [1]. Le reproche fait à Freud de réaliser l'inconscient se déplace sur les « freudo-marxistes [2] ». Dans tous les cas, Politzer oppose à la pensée réaliste qui s'explique en termes de processus (on dira plus tard en termes de structures), donc en termes d'impersonnalité, de déterminisme objectif, une pensée dialectique pour

1. *La Somme et le Reste*, *op. cit.*, chap. IX, p. 109 *et sq*. Lefebvre insiste sur cet épisode qui marque la rupture définitive entre lui et Politzer, tant la réaction de ce dernier fut, au dire de Lefebvre, vive et entière.

2. « Un faux contre-révolutionnaire. Le freudo-marxisme », *Commune*, nov. 1933. Le compte-rendu d'un article de Jean Audard, « Du caractère matérialiste de la psychanalyse » dans les *Cahiers du Sud*, vire au règlement de comptes, non seulement contre l'auteur de l'article à qui il est reproché son matérialisme douteux, mais aussi contre les délires des surréalistes ou « le contorsionniste professionnel du derviche tourneur de la philosophie », c'est-à-dire Bergson.

Extrait de la publication

laquelle il n'y a de réalité humaine que par l'action des hommes eux-mêmes, dans les conditions certes où les placent l'histoire, leur classe sociale, leurs intérêts et leurs passions du moment, mais conditions contre lesquelles ils peuvent se révolter ou qu'ils peuvent, parfois, tourner à leur avantage. La réalité est aussi ce que nous faisons, même si ce que nous faisons ne reflète que très partiellement ce que nous voulons : fragmentaire, contrariée par l'action des autres, mais aussi soutenue par elle, érodée dans le temps jusqu'à la déformation, cette réalité effectivement nous échappe. C'est précisément ce qu'a montré Freud (et bien avant lui Hegel), c'est ce qui est au cœur de la psychanalyse. Le drame dit cette dépossession qui prend le plus souvent la forme d'une fragmentation, d'une « atomisation » pourrait-on dire en suggérant un rapprochement avec certains textes de Theodore W. Adorno [1], donc d'une déformation qui rend inintelligible sa vie aux propres yeux d'un individu. Inintelligible et incontrôlable. Mais il dit aussi la possibilité toujours ouverte d'un dépassement. Cette possibilité d'un dépassement, Politzer la nomme dialectique. Ce dépassement n'est pas le *deus ex machina* du théâtre, même si le théâtre est très présent dans la pensée de Politzer, mais la révolution [2]. La logique du drame humain relève d'une raison dialectique, de la contradiction et du dépassement toujours possible de cette contradiction.

Cela explique le projet de la création d'une psychologie concrète, élaboré par Politzer au lendemain de la *Critique des fondements de la psychologie* (ce projet en était

1. T.W. Adorno, *Minima moralia, réflexions sur la vie mutilée,* trad. E. Kaufholz, J.-R. Ladmiral, Payot, 1980.

2. Certains mauvais esprits penseront que la Révolution a bien été le *deus ex machina* d'une pièce qui n'a jamais rejoint le réel. Imaginaire de Politzer !

d'ailleurs la suite, le prolongement), puis abandonné après son entrée au Parti communiste français en 1930. Cette psychologie avait pour ambition de dépasser les contradictions nées dans le développement de la psychologie classique et de la psychanalyse, en utilisant les méthodes élaborées dans le cadre de l'étude du comportement, en utilisant aussi celles qui conduisent le psychologue sur le terrain, au contact des individus, dans leur vie familiale, leur travail, etc. Bref il s'agissait, du moins en partie, de jeter les bases d'une psychologie qui aurait pu se nommer psychologie clinique et dont l'objet eût été la conduite effective, dans des conditions déterminées, des conflits, des contradictions vécus par les individus dans les moments décisifs de leur vie. Donc à l'école, à l'usine, etc. Henri Wallon, au même moment, commençait l'étude de l'enfant sur des principes assez proches [1]. Politzer avait-il les moyens d'entreprendre une telle démarche et son arrêt n'est-il pas dû aussi à des difficultés qui tenaient à son ambition même ? C'est une psychologie d'un homme « qui improvise dans un fauteuil en regardant travailler les autres », lui écrira l'un de ses opposants [2]. Et de fait la plupart des articles publiés dans les deux numéros de la *Revue de psychologie concrète* seront rédigés par Politzer lui-même et prendront un tour plus polémique que positif. Peut-être faut-il

1. Wallon aurait certainement été un bon guide pour Politzer dans l'élaboration de sa psychologie concrète. Il venait de publier *L'Enfant turbulent* (1925), *Psychologie pathologique* (1926) et travaillait sur *Les Origines du caractère chez l'enfant (*1934). La rencontre intellectuelle n'a pas eu lieu, alors que les deux hommes ont longtemps habité le même immeuble à Paris…

2. Hesnard, dans le numéro 2 de la *Revue de psychologie concrète*, « À propos d'une prétendue crise de la psychanalyse ».

*Biographie sélective de Georges Politzer* ..... 419
*Bibliographie* ..... 422
*Index des termes* ..... 427
*Index des noms* ..... 433

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHQN000656.N001
Dépôt légal : avril 2013